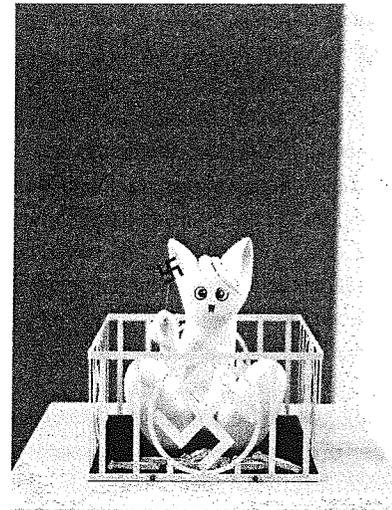


PHILIPPE MESNARD

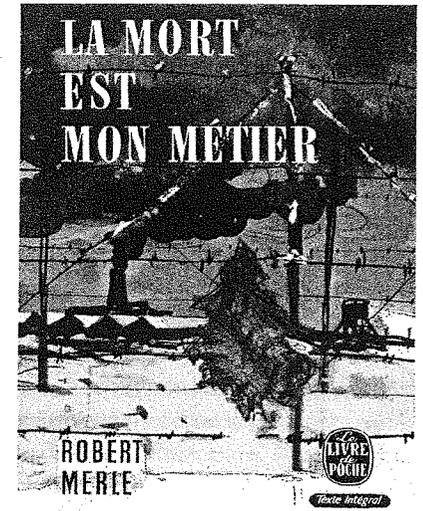
ÉDITORIAL

CRIMINELS POLITIQUES EN REPRÉSENTATION

arts, cinéma, théâtre, littérature, médias



Alain Séchas
Enfants Gâtés
1998
Collection particulière



1^{re} édition de poche du roman de
Robert Merle, *La Mort est mon métier*
(1952)
Autobiographie romancée de Rudolf Höss

Depuis la fin des années 1980, notre vision de l'histoire s'est sensiblement modifiée. La question des victimes civiles et des laissés pour compte est de plus en plus présente dans les discours, dans les représentations, à l'occasion de nombreux événements publics. L'information journalistique, l'humanitaire, le droit, les institutions mémorielles et éducatives¹, les artistes donnent tous à ce phénomène une place importante dans notre conscience, et dans notre culture. Or, chaque fois que

les victimes sont évoquées, le bourreau n'est pas loin. On peut même se demander jusqu'à quel point l'image du bourreau ne bénéficie pas de l'attention croissante que l'on nourrit à l'égard des victimes. Voilà un premier problème d'intelligibilité que pose ce couple qui, non seulement élude les interrogations sur la zone grise, mais incite, avec sa logique perverse, à mettre en valeur les criminels, les rendant parfois séduisants, parfois fascinants, énigmatiques, grotesques et, ce faisant, presque irresponsables.

Soixante ans après la victoire sur le nazisme, celui-ci reste au hit-parade de l'actualité historique avec quelques récents best-sellers à son actif, des *Bourreaux volontaires de Hitler*, l'essai polémique aux prétentions scientifiques de Daniel J. Goldhagen, en 1996, aux *Bienveillantes* de Jonathan Littell, en 2005, accompagnés par les biographies historiographiques ou romancées de Hitler et les films dont il est le personnage central (*La Chute* de Oliver Hirschbiegel en 2005). Quantité de magazines se découvrent périodiquement un « nouvel » intérêt pour ce Führer et en font leur couverture. En janvier 2009, il est à nouveau présent durant la campagne de presse qui annonce la sortie du film *Walkyrie* de Bryan Singer racontant, à partir de Claus von Stauffenberg, l'histoire de l'attentat du 20 juillet 1944 auquel Hitler a survécu². Or, tout héros qu'il a pu être, von Stauffenberg, de même que les autres conjurés, a attenté à la vie de Hitler et sacrifié la sienne moins pour que cesse le régime de terreur nazi qui sévissait depuis une dizaine d'années – et qu'il avait soutenu –, que pour sauver l'Allemagne déjà dévastée d'une défaite sans condition et, du même coup, sauver l'honneur de l'aristocratie militaire. Juste avant de mourir ne lança-t-il pas : *Es lebe das geheiligte Deutschland!*

Et si d'un côté, certains officiers étaient hostiles aux tueries à l'Est, tout en les laissant se perpétrer; de l'autre, la majorité des cadres de la Wehrmacht a fourni les conditions nécessaires pour que les massacres aient lieu, y faisant parfois même participer leurs propres soldats. Un nouveau problème se présente alors : le risque – mais cela peut aussi se comprendre comme une tendance actuelle – de faire de certains nazis convaincus de véritables héros au prétexte qu'ils n'ont pas adhéré jusqu'à son écrasement au régime qu'ils avaient porté. On peut ainsi craindre que, après avoir été radicalement démystifiée⁴, l'histoire de la Wehrmacht soit exemplifiée à partir de cas particuliers présentés comme des résistants en puissance, des victimes du système, voire comme des martyrs.

Autre tendance actuelle concernant les violences extrêmes : la volonté de pénétrer dans les méandres de la conscience criminelle comme si l'on expédiait une sonde dans les labyrinthes neuronaux du mal incarné. Un documentaire fleuve en cinq parties (*La Wehrmacht* d'Ingo Helm, 2007) diffusé sur la chaîne franco-allemande Arte au début de l'année 2009 annonce une « plongée stupéfiante » dans le psychisme des officiers de la Wehrmacht criminelle. À l'instar de Jonathan Littell pour *Les Bienveillantes* (voir, ici, le texte d'Albert Mingelgrün), tenter (ou

feindre) de s'immiscer dans la tête de ces criminels devient-il une nouvelle manière d'approcher les violences du xx^e siècle ? N'est-ce pas là une façon d'actualiser le *topos* de la fascination du mal, de le rejouer sur la scène démesurée des charniers de notre temps et d'obscurcir plus encore la complexité dont résultent les violences de masse qui ont pris forme au xx^e siècle ?

On en arrive aux arts. Les modes d'expression artistique aident-ils à penser les crimes de masse tels qu'ils ont été conçus et réalisés – c'est-à-dire du côté ou du point de vue des criminels ? Ou cèdent-ils à la facilité de faire du beau ? Ou bien encore, les arts se saisissent-ils des figures de ces criminels pour rendre compte moins de ceux-ci ou de leur réalité, que de la prédisposition de telle ou telle époque à accueillir une mise en scène valorisante, fût-ce à titre négatif, de ceux qui ont commis des actes de destruction collective ?

Il ne s'agit pas dans ce dossier de « l'art et du Mal », ni même de la transgression ou de l'immoralité, mais des arts d'aujourd'hui (à l'exception d'un texte) confrontés à la présence de ces criminels qui ont instauré des régimes de terreur, pour certains, génocidaires, qui les ont fait fonctionner et ont *su* – car cela requiert un savoir – perpétrer des crimes et décimer des populations entières (parfois leur propre population comme au Cambodge). Les arts à l'épreuve de ces criminels et de ces crimes modernes.

Que signifie que l'on fasse du co-fondateur de la Phalange espagnole le personnage positif d'un roman contemporain où se mêlent enquête et présentation de soi (Georges Tyras) ? Alors qu'à la fin du franquisme, une biographie officielle du Caudillo a pu être retournée de l'intérieur en introduisant un esprit critique entre le genre et le sujet (Nancy Berthier) ? La bande dessinée, expression que l'on commence à ne plus reconnaître comme mineure, devient un art de composition avec Séra dont quelques pages décrivent le cercle des assassins qui s'exterminent eux-mêmes après avoir liquidé systématiquement la communauté de vivants à laquelle ils appartenaient (Catherine Ojalvo). L'imposant travail d'écriture et de réécriture de Jean Hatzfeld sur le génocide des Tutsis au Rwanda a d'emblée sa place ici, à côté d'un livre de Gilbert Gatore (Anneleen Spiessens). *Le passé devant soi* de ce dernier suscite néanmoins quelques troubles, c'est pourquoi nous avons donné voix à une lecture critique insistant sur l'exigence éthique de ne pas jouer sur tous les tableaux à la fois (Charlotte Lacoste).

Un art critique est un art qui sait mettre de la distance entre ses propres représentations et les regards auxquels il s'adresse. C'est ce que la tragédie de martyr (xvi^e – xvii^e siècles) apprend. Cette excursion loin de notre temps permet d'ouvrir une perspective non sur les crimes, mais sur leur dispositif de représentation pour ne pas croire que seuls les arts d'aujourd'hui savent y faire (Christian Biet). Mais dans le registre théâtral, il était difficile de ne pas s'interroger sur *l'Instruction* de Peter Weiss, première pièce à avoir mis en scène les criminels

nazis, en 1966, alors que se déroulait au même moment à Francfort le procès d'Auschwitz (Annick Asso). Retour au nazisme donc, avec le cinéma qui reste l'expression la plus exposée au traitement réducteur et, parfois, complaisant, d'un tel sujet (Alain Kleinberger). Avec *Les enfants gâtés*, Alain Séchas adresse un message à double détente aux spectateurs en particulier et aux jeunes, en général, qui devraient prendre le relais de la transmission plutôt que la relève des armes (Patrick Javault). C'est bien aussi de position du spectateur qu'il est question dans le travail que livre en avant-première Jean-Marc Cerino ; reste à savoir en le regardant à quelle place on se retrouve quand on a un tel point de vue : celle, en attente, du fusillé suivant ? celle d'un des membres du peloton ? celle d'un badaud ?

Ce dossier se clôt sur deux textes travaillés par une même question – qui n'y est pourtant pas formulée comme telle. Peut-on considérer que le criminel soit un témoin à hauteur des survivants ? On sait en effet que les criminels comparaisant dans les commissions Vérité et réconciliation mises en place dans de nombreux pays depuis une vingtaine d'années sont appelés à témoigner et à reconnaître leur crime (Claudia Feld et Robert N. Kraft). Au-delà de leur statut dans le dispositif juridique, sont-ils *vraiment* des témoins ?

Nos plus sincères remerciements à Vincent Lowy qui nous a apporté une aide précieuse pour l'iconographie permettant de donner une place à Marcel Ophuls dont l'œuvre traite quasi entièrement, avec un souci critique chaque fois renouvelé, de la représentation des criminels politiques de notre temps.